

Innovation technologique et centralité urbaine

Manuel Castells

Volume 6, numéro 2 (11), automne 1988
La reconquête de la ville

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1002047ar>
DOI : <https://doi.org/10.7202/1002047ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie - Université du Québec à Montréal

ISSN

0831-1048 (imprimé)
1923-5771 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Castells, M. (1988). Innovation technologique et centralité urbaine. *Cahiers de recherche sociologique*, 6(2), 27–36. <https://doi.org/10.7202/1002047ar>

Innovation technologique et centralité urbaine*

Manuel CASTELLS

Le virage technologique que nous vivons est en train de transformer radicalement nos méthodes de production et de distribution, nos formes d'organisation, nos rapports sociaux, nos relations interpersonnelles, nos manières de vivre le quotidien. Sous l'impact de ces technologies nouvelles, nos villes et leurs régions changent aussi. Bien entendu, toutes ces transformations n'ont pas lieu dans un vacuum social; leur incidence varie selon le contexte économique et politique. La question qu'on abordera ici est la suivante: quel est et quel sera l'effet de la révolution technologique sur les centres urbains et sur les nouveaux modes de formation de la centralité? La réponse à cette question viendra de l'analyse des caractéristiques essentielles de la révolution technologique en cours, ainsi que de l'appréciation de son ampleur réelle. Ensuite, nous présenterons les diverses composantes de la centralité urbaine, et plus précisément les processus de la hiérarchisation spatiale, des échanges dans la ville et de l'innovation urbaine. C'est le rapport entre technologie et espace qui constitue donc l'objet principal de notre étude¹.

1 Révolution technologique: mythes et réalités

Le processus actuel des transformations technologiques comporte deux caractéristiques fondamentales. D'une part, il s'agit de technologies dont la matière première est l'information. L'observation peut paraître banale, mais elle attire l'attention sur ceci: l'organisation du travail et les nouveaux rapports sociaux

* Ce texte représente une synthèse, réalisée par Vitomir Ahtik, à partir d'une conférence prononcée par Manuel Castells, dans le cadre des Conférences Hydro-Québec 1986, et d'un certain nombre de ses travaux inédits. Nous remercions Mme Annick Germain, professeure à la Faculté d'aménagement de l'Université de Montréal et organisatrice de ces conférences, ainsi que Monsieur François Martin, directeur des Éditions du Méridien, Montréal, pour l'autorisation d'utiliser à cette fin les matériaux de l'article de M. Castells, paru dans A. Germain et J.-C. Marsan (dir.), *Aménager l'Urbain: de Montréal à San Francisco*, Montréal, Méridien, 1987.

¹ Pour un traitement plus complet de ce sujet, voir M. Castells, *High Technology, Space, and Society*, Beverly Hills (Calif.), Sage, 1985 et M. Castells, "High Technology and Urban Dynamics in the United States", ch. 3, dans M. Dogan et J. D. Kasarda (dir.), *The Metropolis Era, I.: A World of Giant Cities*, Beverly Hills (Calif.), Sage, 1988.

s'articulent désormais autour des modes de traitement et de génération de l'information. D'autre part, la révolution technologique porte sur les processus plutôt que sur les produits. Disons, en simplifiant, qu'une puce électronique n'est pas un objet de consommation, mais un instrument de traitement de données abstraites, dont l'utilité ne se manifeste qu'au sein d'un système d'interconnexions fonctionnelles dont la tâche est de relier l'ensemble des activités économiques, sociales et culturelles. De ce fait, la révolution technologique induit des effets interstitiels, en pénétrant toute l'organisation sociale².

Cela dit, il va de soi que la société n'est pas directement et simplement déterminée par la technologie. Il serait absurde de parler d'une "société informationnelle", sans tenir compte des rapports sociaux et des rapports de production spécifiques de cette société, et dont le rôle est primordial dans l'utilisation de toute technologie. Par ailleurs, il faut reconnaître que les processus technologiques nouveaux non seulement créent de nouvelles situations économiques et organisationnelles, ils mettent également en cause des positions sociales acquises, notamment en ce qui concerne l'espace urbain. Une révolution technologique qui transforme les échanges, tant fonctionnels que symboliques, entre les biens, les services, les personnes et les messages, atteint de ce fait une des bases structurelles de la ville. Détenir la capacité de contrôler les changements technologiques, voilà un des enjeux capitaux pour une ville.

La réflexion sur les rapports entre les technologies nouvelles et les espaces urbains a souvent dégénéré en mythe et en idéologie, popularisés ensuite par les médias. Des livres comme ceux d'Alvin Toffler³ représentent une tentative typique de transcription directe des transformations technologiques à l'évolution des formes spatiales et des comportements sociaux. Croire que, en cette matière, les rapports sont directs et unidirectionnels ne pouvait conduire qu'à la confusion et à toutes sortes de prophéties plutôt ridicules. La réalité est bien plus complexe. Deux exemples illustrent les limites de ces approches simplificatrices. Les réseaux de télécommunication actuels possèdent une capacité de transmission telle (en termes de distance, de rapidité, de quantité et de prix) qu'on aurait pu s'attendre à une diffusion spatiale d'un grand nombre d'activités économiques, au profit d'un réseau maillé, s'étendant au quatre coins de la planète. La fin du centre-ville aurait dû être proche. Or les recherches empiriques démontrent le contraire. Depuis dix ans, la concentration des bureaux ne fait que croître dans tous les principaux centres du monde, notamment pour les fonctions directionnelles⁴. Le second exemple est celui de la pénétration de l'électronique dans les foyers. Avec la multiplication d'appareils de réception, d'émission et de traitement d'information dont disposent

² L. Hirschhorn, *Behind mechanization*, Cambridge (Mass.), MIT Press, 1984; M. L. Dertouzos et J. Moses (dir.), *The Computer Age: a Twenty Year View*, Cambridge (Mass.), MIT Press, 1981.

³ Voir notamment A. Toffler, *Le choc du futur*, Paris, Denoël, 1971 et A. Toffler, *La troisième vague*, Paris, Denoël, 1980.

⁴ M. Dogan et D. Kasarda (dir.), *The Metropolis Era*, Newbury Park, Sage, 1988.

les particuliers, on pourrait supposer que, en ce qui concerne l'espace, une telle évolution conduirait à l'étalement des grandes villes vers la banlieue. Cela aurait pour conséquence la dissolution de la culture urbaine et l'individualisation des relations sociales. Il y a des éléments de vérité dans un tel pronostic, mais là encore, l'équation "foyer électronique = disparition au centre" ne résiste pas à l'analyse des faits⁵. À Paris, le système Minitel, symbole des foyers interconnectés qui interagissent par l'intermédiaire d'un petit écran-ordinateur, retient actuellement environ 300 000 foyers d'abonnés. À Los Angeles, une compagnie a essayé de lancer, avec des moyens considérables, le même appareil. Au bout de trois ans, elle a arrêté sa campagne, n'ayant obtenu que moins de dix mille intéressés. Le Minitel n'a pourtant pas réduit l'activité intense du centre parisien et l'échec de son lancement à Los Angeles n'a pas arrêté la typique extension diffuse de sa zone! C'est la preuve qu'un certain nombre de médiations — économiques, sociales et culturelles — relie la technologie et sa transcription sur l'espace de la ville.

2 Centralité urbaine, expression d'un ensemble de processus dans l'espace

Avant d'aborder plus en détail les rapports entre les technologies nouvelles et la centralité urbaine, arrêtons-nous à la notion de centralité. Ce concept se réfère à la combinaison de plusieurs processus sociaux dans l'espace. Il n'y a pas une centralité, mais un ensemble de processus qui la définissent. Ces processus ne sont pas nécessairement réductibles à des centres urbains qui, eux, sont des entités spatiales concrètes, liées à l'histoire d'une ville particulière. Ils correspondent plutôt à différentes modalités de la hiérarchisation urbaine, des échanges dans la ville et d'activité d'innovation propre aux centres⁶.

Toute définition de centralité implique une notion de proximité et de distance par rapport à un centre. Qui dit centralité dit hiérarchie. Dans le cas des villes, celle-ci peut être saisie sous trois formes différentes. En premier lieu, comme hiérarchie fonctionnelle, à savoir l'agencement des affaires directionnelles dans l'espace et particulièrement celui des grandes organisations qui occupent les centres du système urbain et organisent les activités économiques dans cet espace. Ensuite, comme hiérarchie sociale, qui s'exprime par la consommation telle la hiérarchie de l'implantation des résidences, des modes de vie, etc. Notons que les résidences des élites économiques peuvent être spatialement rapprochées des lieux fonctionnellement ou symboliquement centraux, mais elles peuvent en être également séparées. D'où la nécessité d'une distinction analytique des deux

⁵ À propos de la "révolution informatique au foyer", voir F. Williams, *The Communication Revolution*, Beverly Hills, Sage 1982.

⁶ Voir M. Castells, *Towards the Informational City? High Technology, Economic Change, and Spatial Structure. Some Exploratory Hypotheses*, Berkeley, University of California, Working Paper 430, 1984.

aspects. Il existe enfin une hiérarchie symbolique, correspondant aux institutions culturelles dominantes et aux édifices urbains, tels les universités, les musées, les salles de concert, les bâtiments gouvernementaux, les cathédrales, les gratte-ciel, etc. Notons que les trois systèmes de hiérarchisation sont implicitement définis ou consacrés par la hiérarchie politique, car ce qui est central ou marginal dans une ville relève, au fond, des décisions politiques. Par ailleurs, dans nos sociétés occidentales capitalistes, les trois hiérarchies se transcrivent dans un espace matériellement donné: les prix des terrains sont fixés (et fluctuent) selon la hiérarchie de la valeur qu'une société attribue à l'espace urbain. Il reste qu'il convient de distinguer les diverses échelles de valorisation, au risque de confondre la signification de la cathédrale Notre-Dame de Paris et de l'Empire State Building de New York.

Le deuxième processus définissant la centralité est celui des échanges. Le commerce et le transport des biens, la mobilité et l'accès aux lieux privilégiés de la ville, voilà quelques indicateurs de l'échange urbain. Soulignons que le brassage social est l'une des caractéristiques essentielles de la culture urbaine, culture de l'hétérogénéité.

Innovation-créativité, enfin, peut être définie comme la valeur ajoutée à l'interaction dans un espace social. Ici, deux niveaux fondamentaux doivent être distingués, celui de la production et celui de la consommation. Par exemple, le milieu artistique de Montréal vit dans une atmosphère différente de celle du milieu parisien. L'homme d'affaires de Montréal opère dans un autre contexte financier que celui de Toronto. Par ailleurs, la concentration humaine sur l'espace d'une ville accroît la probabilité de rencontrer l'imprévu⁷.

L'une des grandes questions de la sociologie urbaine consiste à analyser l'articulation dans un espace unique, des divers processus constitutifs de la centralité urbaine, à examiner, par exemple, dans quelle mesure l'échange et l'innovation se recouvrent, à établir en quoi ils se renforcent ou se déstructurent mutuellement. La même question est posée à l'urbaniste, sous l'angle suivant: comment gérer fonctionnellement les grands centres directionnels, tout en préservant la capacité d'appropriation de l'espace commun par les groupes les plus variés de la population. Car nous savons qu'expulser du cœur de la ville les couches défavorisées et les minorités ethniques conduit, à une très brève échéance, à lui enlever son cachet particulier et à réduire sa vitalité.

⁷ Voir la remarque de H. Lefebvre, "Le centre, c'est un endroit où tout peut se passer, à n'importe quel moment", phrase reprise par les Galeries Lafayette à titre de slogan publicitaire.

3 Impact des nouvelles technologies sur la centralité urbaine

Comment les nouvelles technologies interviennent-elles sur la formation de la centralité?

3.1 Les nouvelles technologies et la hiérarchie fonctionnelle

Le contexte actuel de l'internationalisation poussée de l'économie permet d'apprécier les liens entre les rapports fonctionnels, la technologie et les centres urbains. Les télécommunications permettent aux grandes organisations de se disperser dans le monde tout en restant intégrées fonctionnellement. Ce processus conduit, en effet, à une concentration des sièges directionnels dans les centre-ville de quelques grandes métropoles (et donc au renforcement de leur centralité), tandis que les fonctions de production et de distribution se déplacent vers des lieux plus appropriés (coûts de production, proximité aux marchés, etc.), tout en restant étroitement intégrés sur le plan de la communication⁸. Dans ce sens, New York a connu un essor de construction spectaculaire pendant les cinq dernières années et a pu ainsi surmonter sa crise fiscale. Montréal devrait également connaître une certaine revalorisation des tours à bureaux du centre urbain.

Soulignons qu'il s'agit, de ce point de vue fonctionnel, d'un renforcement de la centralité urbaine. Tout d'abord, seules les villes déjà dominantes en profitent grâce à leur gestion économique qui leur permet d'investir fortement dans la consolidation de leur infrastructure de communication. Ensuite, il faut prendre en considération la nouvelle logique d'implantation des bureaux, car elle explique la nature des vagues actuelles de décentralisation de ces bureaux vers la banlieue⁹. Il est usuel de distinguer quatre types d'activités bureaucratiques:

— Tout d'abord l'activité qui oriente la définition de l'organisation, les lignes stratégiques de la gestion et l'organisation de l'entreprise. Elle s'élabore dans des sièges sociaux concentrés dans les grandes métropoles. L'exemple type est ici la prospection des marchés d'une grande banque.

— Ensuite, la planification qui désigne les décisions concernant soit un domaine, soit un territoire géographique particulier. Elle est prise en charge par des centres régionaux, par exemple l'allocation de crédits d'affaires.

⁸ Sur la séparation de diverses fonctions dans l'espace, voir M. Storper, *Spatial Division of Labor: Technology, Labor Process, and Location of Industries*, Berkeley, University of California, thèse de doctorat, 1982 et A. L. Saxenian, *Silicon Valley and Route 128: Regional Prototypes or Historic Exceptions?*, Santa Cruz, University of California, Conference on Microelectronics, 1984.

⁹ P. W. Daniels (dir.), *Spatial Patterns of Office Growth and Location*, New York, Wiley, 1979. Notons que dans les 20 métropoles américaines, 59% des surfaces de bureaux construites en 1984 l'ont été dans les banlieues. Dans le cas de New York, il s'agit même de 75%.

— La programmation qui couvre les contacts routiniers entre les deux activités précédentes et qui peut être, tout en étant décentralisée, effectuée par la télécommunication; par exemple, l'approbation de certains emprunts.

— Enfin, la distribution qui recouvre les fournitures et les services directs. Elle se doit d'être rapprochée le plus possible de la clientèle comme les guichets de la banque.

On a donc affaire à quatre logiques différentes, chacune traduisant un impact particulier de la technologie sur l'espace¹⁰. Quantitativement parlant, les grandes vagues de la décentralisation partent vers la banlieue, où les bureaux d'appui trouvent facilement une force de travail, peu qualifiée et peu rémunérée, pour le traitement routinier de données. Le deuxième modèle (par son importance numérique) est la décentralisation vers les villes moyennes, où de larges portions de travail sont effectuées par des femmes (parfois à mi-temps et à domicile). Enfin, la plus récente, la décentralisation vers les pays en voie de développement¹¹.

En résumé, ce qui domine dans cette nouvelle division spatiale et sociale du travail, c'est un modèle des aires métropolitaines multinucléaires, dont les centres renforcés et les banlieues d'appui, s'opposent à un espace diffus et indifférencié. À l'intérieur de ce nouveau modèle, la banlieue résidentielle traditionnelle disparaît au profit d'une banlieue offrant un travail de bureau, notamment des activités de service autour des centres commerciaux.

Dans l'avenir proche, va-t-on assister à la généralisation du travail à domicile — ce qui est techniquement envisageable — avec, comme corollaire, un éclatement spatial du marché du travail? Les projections varient. En ce qui concerne les États-Unis, on pourrait envisager un tel tournant pour les activités hautement qualifiées (notamment celles des professionnels — ce qui est déjà le cas de certains PDG); quant au travail moins qualifié, c'est moins probable¹².

Reste le cas particulier de la sous-traitance contractuelle pour les individus qui possèdent leur propre équipement électronique, et qui pourront s'engager, par exemple, dans les réservations touristiques, où des réseaux horizontaux pourraient remplacer complètement l'organisation verticale.

¹⁰ Voir les divers chapitres dans J. Sawers et W. Tebb (dir.), *Sunbelt/Snowbelt. Urban Development and Regional Restructuring*, New York, Oxford University Press, 1984.

¹¹ Un exemple cocasse: on envoie des États-Unis des résultats de traitement de données par satellite en Chine où les femmes chinoises qui ne comprennent pas l'anglais les décodent et les formatent pour les retransmettre ensuite en Amérique.

¹² B. Baran, *The Transformations of the Office Industry: Impact on the Workforce*, Berkeley, University of California, mémoire de maîtrise, 1982. Voir aussi P. W. Daniels, *op.cit.*

Tout cela explique que les métropoles vivent actuellement un processus de développement inégal. Ainsi, Détroit, en dépit de nombreux efforts, ne connaît pas de renaissance de son centre-ville, car la gestion de l'empire mondial ne se gère plus dans le Mid-West américain¹³. La perte du pouvoir économique laisse certains espaces centraux en crise, d'où la seule force propre aux nouvelles technologies de communication ne peut les sortir, même si, de plus en plus, l'espace des flux se substitue à l'espace des lieux¹⁴.

3.2 Impact des nouvelles technologies sur la hiérarchie sociale

Les nouvelles technologies contribuent à transformer en profondeur la structure sociale, donc à former une nouvelle structure de classes, au sens le plus classique du terme. En effet, la composition socio-professionnelle des industries productives de nouvelles technologies se caractérise par sa bipolarité. Elles introduisent une très forte proportion de professionnels et d'ingénieurs (allant jusqu'à 40%) à côté d'une grande masse de travailleurs peu qualifiés, avec la disparition progressive de l'ouvrier qualifié.

Dans les grandes villes des sociétés développées, on assiste par ailleurs à une énorme expansion des couches professionnelles nouvelles: techniciens du traitement de l'information, analystes financiers et consultants de toutes sortes. Parallèlement, se développe toute une série de services ayant recours à un personnel de routine strictement non qualifié¹⁵. On va donc vers une société de plus en plus polarisée, mais cela en termes inédits: l'analyste financier n'exploite pas directement le serveur d'un restaurant chinois, comme le bourgeois entrepreneur exploitait jadis l'ouvrier.

Bien entendu, cette polarisation s'exprime sur le plan de l'occupation de la ville, et plus particulièrement dans le cas du phénomène du "retour en ville". Certaines couches de la population — tels les jeunes professionnels montants — sont attirés par la culture urbaine et par la consommation de la ville. Le soir, ils veulent sortir pour faire leurs achats dans des boutiques huppées, pour aller au cinéma ou au théâtre, pour manger dans des restaurants ethniques. Le bas de l'échelle sociale alimente ce nouveau marché du travail, secteur économique plus intensif en travail qu'en capital. L'espace central de la ville devient de la sorte un espace de consommation pour les uns et un lieu de travail pour les autres. Les deux se côtoient, bien que, par le jeu de la valorisation du sol, les nouvelles élites s'octroient la propriété de ce centre, en repoussant tous ceux qui ne peuvent acheter

¹³ K. Trachte et R. Ross, *The Crisis of Detroit and the Emergence of Global Capitalism*, Detroit, A. S. A. Meeting, 1983.

¹⁴ M. Castells, "Crisis Planning, and the Quality of Life", *Society and Space*, 1983, vol. 1, p. 1-19.

¹⁵ Aux États-Unis, il y a actuellement dix fois plus de travailleurs de restaurant que de travailleurs dans l'électronique; le "concierge et gardien d'immeuble" est la profession qui croît en ce moment le plus en nombres absolus.

ou payer leur appartement. Ainsi se recomposent en quelque sorte les modèles sociaux de la ville du Moyen Âge, où les classes supérieures et les domestiques étaient spatialement proches, mais où la distance sociale était suffisamment marquée pour ne pas prêter à confusion.

En ce qui concerne la consommation, les nouvelles technologies ont un impact fort semblable à celui déjà observé à propos des activités de bureau. Le commerce de masse se décentralise par rapport à celui plus raffiné des élites qui a tendance à se maintenir au centre. D'où l'implantation des centres d'achat secondaires dans la banlieue, comme pendant des grandes compagnies du centre-ville.

Dans le domaine des transports, où les nouvelles technologies ont un impact technique très important, on observe cependant très peu d'impact spatial. L'innovation électronique pénètre dans le contrôle des transports en commun et la régulation de la vitesse; l'ordinateur au service du covoiturage fait ses premiers pas en Amérique du Nord, mais pour le reste, il faut encore conduire sur les mêmes autoroutes surchargées. L'affirmation de la centralité de certains centre-ville et la décentralisation vers les centres secondaires va rendre le transport dans les villes plus difficile, même si les systèmes d'autoroutes à configuration maillée se construisent à côté des systèmes radio-concentriques.

Qu'en est-il de la maison et du foyer? On s'y achemine de plus en plus vers l'accumulation des moyens de transmission électronique, tels vidéos, magnétoscopes, ordinateurs individuels. Mais ceux-ci restent surtout au service du divertissement. En ce qui concerne la télévision, on peut identifier deux évolutions. La première correspond à l'apparition des messages centrés sur des auditoires particuliers (les stations de radio transmettant uniquement la musique des Beatles, les canaux télévisés se spécialisant dans la vie des animaux, etc.); par conséquent, on quitte le monde des médias de masse pour se diriger vers un marché segmenté (mais centralisé au niveau du financement et du pouvoir de décision) qui a, d'une part, pour conséquence la centralisation de la production et, d'autre part, la décentralisation des produits. La deuxième évolution a trait à la capacité plus grande de l'individu de choisir son message. La vidéo nous permet de choisir ce qu'on veut voir, quand on veut voir¹⁶.

Le déclin des grandes salles de cinéma est le résultat, en grande partie, de cette évolution. Mais en même temps, les espaces centraux sont de plus en plus utilisés par un secteur spécifique de la population, celle qui valorise socialement et culturellement un contact direct avec la musique, le cinéma, le théâtre et les

¹⁶ Voir T. H. Martin, *Telematic Society*, Englewood Cliffs, Prentice Hall, 1981. Les vidéos constituent un marché lucratif que convoite la télévision par câble; elle commence à émettre les tout derniers films à toute heure de la journée et de la nuit, à un tarif inférieur à celui de la location des vidéo-cassettes.

restaurants du centre-ville. Sur le plan culturel encore, la centralité urbaine est l'apanage de l'élite sociale; elle laisse l'individu banlieusard à l'anonymat.

3.3 Nouvelles technologies et symbolique dans l'espace

Banaliser l'espace culturel, telle est l'une des prédictions faites à propos des nouvelles technologies. Effectivement, une partie grandissante de l'espace culturel et esthétique se vide de contenu et de formes signifiantes (par exemple, les centres commerciaux de la banlieue des villes et de tous les pays voient se multiplier les mêmes magasins, les mêmes restaurants et les mêmes crémeries). Or ce qui est intéressant à retenir c'est qu'en même temps le pouvoir politique et les puissances économiques marquent le centre-ville avec des symboles propres à une nouvelle monumentalité. C'est le cas, à Paris, de la Villette, de la Gare d'Orsay, etc. Ainsi, plus les nouvelles technologies conduisent vers une ville de flux, et plus les espaces qui restent significatifs sont valorisés, parce que rares¹⁷. Ils sont convoités par ceux qui ont la capacité de s'y imposer. Grâce à une telle évolution, on est passé, au centre des grandes métropoles, de la rénovation-bulldozer à la conservation-recyclage. Nous vivons dans un espace à géométrie variable, un espace où l'intensité des relations sociales informelles, le cachet de culture et d'histoire spécifique à la ville contribuent à former les décisions concernant l'implantation des activités économiques. Très récemment encore, on avait transformé les centres urbains en vue de les attribuer exclusivement à certaines fonctions économiques, en détruisant ainsi la source même de sa qualité urbaine et de sa signification culturelle. Aujourd'hui, on s'apprête à transformer ce même espace en décor historique. On pense ici, par exemple, au building-église des Coopérants à Montréal. On peut se demander si ces efforts ne produiront pas, du point de vue sociologique, de semblables effets remettant en cause la diversité sociale et ethnique qui représente la spécificité historique des centre-ville.

Une dernière remarque, d'une importance capitale. Il est indispensable de situer les nouvelles technologies dans le rapport dialectique avec la logique économique et institutionnelle dominante. Tout d'abord, fondamentalement, les technologies ne sont pas la cause, mais des accélérateurs, des amplificateurs des transformations de la structure sociale en politique. D'autre part, face aux nouvelles technologies, des contre-tendances ne cessent de s'affirmer visant à préserver l'identité culturelle, l'expression territoriale des cultures ethniques et communautaires. Aux tendances à la polarisation de l'espace répondent les mouvements sociaux urbains, dont l'influence sur la scène politique locale atténue le fossé entre la technologie et la culture. À la poussée vers un espace des flux indifférenciés et hiérarchisés, répondent donc des tendances à l'ancrage dans l'espace spécifique et concret.

¹⁷ T. J. Baldwin *et al.*, "New Communication Technologies and Mass Media Environment : A Question of Access", *National Forum*, été 1980, p. 28-30.

Ces deux tendances sont à mon avis d'une importance égale et leur rapport dialectique est un des problèmes principaux de toute politique urbaine. Certes, une contradiction existe entre, d'une part, la poussée vers un espace indifférencié, assorti des espaces centraux, réservés aux fonctions directionnelles et à la consommation exclusive des élites et, d'autre part, l'affirmation de l'identité historique, des modèles culturels spécifiques aux groupes traditionnels. Mais la gestion de cette contradiction est précisément l'objet de la politique municipale; c'est bien elle qui peut redonner un sens nouveau au mode de développement de nos villes.

Manuel CASTELLS
Department of City and Regional Planning
University of California (Berkeley)